

DU MÊME AUTEUR



De la grammatologie, 1967.
Positions, 1972.
Marges — de la philosophie, 1972.
Lecture de Droit de regard, 1985.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

L'origine de la géométrie, de Husserl. Traduction et introduction, P.U.F., 1962.
La voix et le phénomène, P.U.F., 1967.
L'écriture et la différence, Ed. du Seuil, 1967.
La désémination, Ed. du Seuil, 1972.
L'archéologie du frivole, Ed. Gallée, 1973.
Glas, Ed. Gallée, 1974.
Épérons — Les styles de Nietzsche, Ed. Flammarion, 1978.
La vérité en peinture, Ed. Flammarion, 1978.
La carte postale — De Socrate à Freud et au-delà, Ed. Aubier/Flammarion, 1980.
L'oreille de l'autre. Textes et débats. V.L.B. Montréal, 1982.
D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie, Ed. Gallée, 1983.
Otobiographies. L'enseignement de Nietzsche et la philosophie du nom propre, Ed. Gallée, 1984.
Parages, Ed. Gallée, 1986.
Schibboleth. Pour Paul Celan, Ed. Gallée, 1986.
Ulysse gramophone. Deux mots pour Joyce, Ed. Gallée, 1987.
Psyché. Intentions de l'autre, Ed. Gallée, 1987.
De l'esprit. Heidegger et la question, Ed. Gallée, 1987.
Feu la cendre, Ed. des Femmes, 1987.
Signeponge, Ed. du Seuil, 1988.
Mémoires — pour Paul de Man, Ed. Gallée, 1988.
Limited Inc., Ed. Gallée, 1990.
Du droit à la philosophie, Ed. Gallée, 1990.
Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl, P.U.F., 1990.
Mémoires d'aveugle. L'autoportrait et autres ruines. Louvre, Réunion des musées nationaux, 1990.

JACQUES DERRIDA

L'AUTRE CAP

suit de

LA DÉMOCRATIE AJOURNÉE



LES ÉDITIONS DE MINUIT



AUJOURD'HUI

En me proposant généreusement de publier en livre — opuscule ou « plaquette » — ce qui fut d'abord un article de journal, Jérôme Lindon m'a donné à réfléchir l'alliance d'un hasard et d'une nécessité. Jusqu'alors je n'avais pas prêté une attention suffisante au fait qu'un article, « L'autre cap », visiblement assiégré par les questions du journal et du livre, de l'édition, de la presse et de la culture médiatique, avait certes été publié dans un journal (*Liberté*, *Revue européenne des livres*, octobre 1990, n° 5), mais dans un journal singulier qui tente d'échapper à la règle, puisqu'il est simultanément inséré, de façon inhabituelle, dans d'autres journaux européens (*Frankfurter Allgemeine Zeitung*, *l'Indice*, *El Pais*, *le Monde*) et simultanément en quatre langues.

Or il se trouve, de façon apparemment fortuite, qu'un autre article, « La démocratie ajournée », traitant au fond de problèmes

© 1991 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Pallissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement
ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du copyright, 6^{ter} rue Gabriel-Lamain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-1379-3

analogues, et d'abord de la presse et de l'édition, du journal, du livre et des médias (dans leur rapport à l'opinion publique, aux libertés, aux droits de l'homme, à la démocratie — et à l'Europe) avait été lui aussi publié l'année précédente dans un *autre* journal qui fut aussi le même, à savoir *le Monde*, et encore à part, dans le supplément d'un numéro singulier : le premier numéro du *Monde de la Révolution française* (janvier 1989) qui parut douze fois l'année du bicentenaire. Au-delà du partage des thèmes et en raison de cette *situation* (un journal *dans* le journal mais aussi un journal comme tiré à part), j'ai donc imaginé qu'il y avait quelque sens à replacer ces deux articles tels quels, côte à côte et sous le même jour. Le jour, justement, la question ou la réflexion du jour, la résonance du mot *aujourd'hui*, voilà ce que ces articles de journal gardent de plus commun — à leur date, au jour d'alors. Les hypothèses et les propositions ainsi risquées s'en trouvent-elles pour autant datées aujourd'hui, en pleine guerre dite « du Golfe », au moment où les problèmes du droit, de l'opinion publique et de la communication médiatique, entre autres, connaissent l'urgence

et la gravité que l'on sait ? Au lecteur d'en juger.
Aujourd'hui se trouve être le premier mot de « La démocratie ajournée ». Même si ce n'est pas le dernier, surtout pas, il entre peut-être en correspondance avec ce qui résonne étrangement dans l'apostrophe de Paul Valéry, citée à l'ouverture de « L'autre cap » et relancée de loin en loin : « Qu'allez-vous faire AUJOURD'HUI ? »

Le 29 janvier 1991

L'AUTRE CAP
Mémoires, réponses et responsabilités *

Un colloque s'emploie toujours à oublier le risque couru : d'être seulement l'un de ces spectacles à l'occasion desquels, en bonne compagnie, on juxtapose des discours ou des dissertations sur un sujet général. Par exemple, un spectacle *culturel*, justement, ou une représentation, à moins que cela ne reste un exercice sur ce qu'on appelle de ce mot si obscur, la « culture ». Et sur une question qui restera toujours d'actualité, l'Europe.

Si cette rencontre avait quelque chance d'échapper à la répétition, ce serait dans la mesure où quelque *imminence*, chance ou péril à la fois, ferait pression sur nous.

* Avant sa publication sous une forme abrégée dans *Liberté*, cette conférence fut prononcée à Turin, le 20 mai 1990, lors d'un colloque sur « L'identité culturelle européenne », sous la présidence de Gianni Vattimo, avec la participation de Maurice Aymard, Vladimir K. Bulkovsky, Agnès Heller, José Saramago, Fernando Savater, Vittorio Strada. Les notes ont évidemment été ajoutées après coup.

Quelle imminence ? Quelque chose d'unique est en cours en Europe, dans ce qui s'appelle encore l'Europe même si on ne sait plus très bien *ce qui s'appelle ainsi*. A quel concept, en effet, à quel individu réel, à quelle entité singulière assigner ce nom aujourd'hui ? Qui en dessinera les frontières ?

Se refusant aussi bien à l'analogie qu'à l'anticipation, ce qui s'annonce ainsi paraît sans précédent. Expérience angoissée de l'imminence, traversée de deux certitudes contradictoires : le très vieux sujet de l'identité culturelle en général (avant la guerre, on aurait peut-être parlé de l'identité « spirituelle »), le très vieux sujet de l'identité européenne a certes l'antiquité vénérable d'un thème épuisé. Mais ce « sujet » garde peut-être un corps vierge. Son nom ne masquerait-il pas quelque chose qui n'a pas encore de visage ? Nous nous demandons dans l'espoir, la crainte et le tremblement à quoi va ressembler ce visage. Ressemblera-t-il encore ? Et à celui de quelque *persona* que nous croyons connaître, Europe ? Et si sa non-ressemblance avait les traits de l'avenir, échappera-t-elle à la monstruosité ?

L'espoir, la crainte et le tremblement sont à

la mesure des signes qui nous arrivent de partout en Europe où, justement au titre de l'identité, culturelle ou non, les pires violences, celles que nous reconnaissons trop sans les avoir encore pensées, les crimes de la xénophobie, du racisme, de l'antisémitisme, du fanatisme religieux ou nationaliste, désormais se déchâinent, se mêlent, se mêlent entre eux mais se mêlent aussi, il n'y a rien de fortuit à cela, aux souffles, à la respiration, à l'« esprit » même de la promesse.

Je vous confierai pour commencer un sentiment. Déjà au sujet des caps — et des bords sur lesquels j'ai l'intention de me tenir. C'est le sentiment un peu accablé d'un vieil Européen. Plus précisément de quelqu'un qui, n'étant pas tout à fait européen par sa naissance, puisque je viens du rivage méridional de la Méditerranée, se tient aussi, de plus en plus avec l'âge, pour une sorte de mépris européen sur-accurturé, sur-colonisé (les mots latins de *culture* et de *colonisation* ont une racine commune, là où justement il s'agit de ce qui arrive aux racines). C'est peut-être le sentiment, en somme, de quelqu'un qui a dû, dès l'école de l'Algérie française, essayer de capitaliser la

vieillesse de l'Europe tout en gardant un peu de la jeunesse insensible et impassible de l'autre bord. En vérité, toutes les marques d'une ingénuité encore incapable de cette autre vieillesse dont la culture française l'avait très tôt séparé.

De ce sentiment de vieil Européen anachronique, juvénile et fatigué de son âge même, je ferai le *premier axiome* de ce petit discours. Et je dirai « nous » au lieu de « je », autre manière de passer subrepticement du sentiment à l'axiome.

Nous sommes plus jeunes que jamais, nous les Européens, puisqu'une certaine Europe n'existe pas encore. A-t-elle jamais existé ? Mais nous sommes de ces jeunes gens qui se lèvent, dès l'aube, vieux et fatigués. Nous sommes déjà épuisés. Cet *axiome de finitude* est un essaim ou un assaut de questions. De quel épuisement les jeunes vieux-Européens que nous sommes doivent-ils re-partir ? Doivent-ils re-commencer ? Ou bien, *départ* de l'Europe, se séparer d'une vieille Europe ? Ou bien repartir vers une Europe qui n'existe pas encore ? Ou bien repartir pour revenir vers une Europe des origines qu'il faudrait en

somme restaurer, retrouver, reconstituer au cours d'une grande fête de « retrouvailles » ?

« Retrouvailles » est aujourd'hui un mot officiel. Il appartient au code de la politique culturelle de la France en Europe. Les discours et documents ministériels en font grand usage. Ils commentent alors un propos de François Mitterrand : l'Europe, a dit le président de la République (peut-être même alors qu'il présidait aussi la Communauté européenne), « comme on rentre chez soi, rentre dans son histoire et dans sa géographie ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce possible ? Souhaitable ? Est-ce cela même qui s'annonce *aujourd'hui* ?

Je ne tenterai même pas, pas encore, de répondre à ces questions. Mais je risquerai un *second axiome*. Je le crois préalable à la possibilité même de donner un sens à de telles assertions (par exemple, celle des « retrouvailles ») et à de telles questions. Malgré l'inclination et la conviction qui devraient me pousser ici à analyser généalogiquement les concepts d'identité ou de culture — comme le nom propre Europe —, je dois y renoncer. Le temps et le lieu ne s'y prêtent pas. Il me faut néanmoins formuler de façon un peu dogmatique,

c'est mon second axiome, une nécessité très sèche dont les conséquences peuvent affecter toute notre problématique : *le propre d'une culture, c'est de n'être pas identique à elle-même*. Non pas de n'avoir pas d'identité, mais de ne pouvoir s'identifier, dire « moi » ou « nous », de ne pouvoir prendre la forme du sujet que dans la non-identité à soi ou, si vous préférez, la différence *avec soi*. Il n'y a pas de culture ou d'identité culturelle sans cette différence *avec soi*. Syntaxe étrange et un peu violente : « avec soi » veut dire aussi « chez soi » (*avec*, c'est « chez », *apud hoc*). Dans ce cas, la différence à soi, ce qui diffère et s'écarte de soi-même, serait aussi *différence (d') avec soi*, différence à la fois interne et irréductible au « chez soi ». Elle rassemblerait et diviserait aussi irréductiblement le foyer du « chez soi ». En vérité, elle ne le rassemblerait, le rapportant à lui-même, que dans la mesure où elle l'ouvrirait à cet écart.

Cela peut se dire, inversement ou réciproquement, de toute identité ou de toute identification : il n'y a pas de rapport à soi, d'identification à soi sans culture, mais culture de soi *comme* culture de l'autre, culture du double

génitif et de la *différence à soi*. La grammaire du double génitif signale aussi qu'une culture n'a jamais une seule origine. La monogénéalogie serait toujours une mystification dans l'histoire de la culture.

L'Europe d'hier, de demain ou d'aujourd'hui n'aura-t-elle été qu'un exemple de cette loi ? Un exemple parmi d'autres ? Ou bien la possibilité exemplaire de cette loi ? Est-on plus fidèle à l'héritage d'une culture en cultivant la différence-à-soi (*avec soi*) qui constitue l'identité ou bien en s'en tenant à l'identité dans laquelle cette différence se maintient *rassemblée* ? Cette question peut propager les effets les plus inquiétants sur tous les discours et toutes les politiques de l'identité culturelle.

Dans ses « Notes sur la grandeur et décadence de l'Europe », Valéry semble provoquer un interlocuteur familier, à la fois proche et encore inconnu. Dans une sorte d'apostrophe, comme le coup d'envoi d'une question qui ne le laisserait plus en paix, il lui lance le mot d'« aujourd'hui ». « AUJOURD'HUI », le mot est écrit en lettres *capitales*, aujourd'hui s'agrandit comme le défi même. Le grand défi, le défi capital, c'est le jour d'*aujourd'hui* : « Eh

